

Le succès, envers et contre tout

Changer de vie non pas une, ni deux, mais trois fois. Se reconstruire entièrement pour aller de l'avant. Survivre à l'accident, à la maladie aussi. Pour Steves Hounkponou, « instapreneur », consultant, styliste, c'est une réalité. Et une attitude de vie qu'il partage dans sa biographie, récit cinglant des coulisses de la mode et précis de réussite individuelle. par Luisa Nannipieri

Arrivé en France à 14 ans depuis Cotonou pour intégrer un centre de formation de footballeurs, Steves Hounkponou voit son rêve de devenir un international béninois voler en éclats en quelques secondes. Un accident sur le terrain, ses os qui se brisent et la découverte d'une anomalie génétique, à l'origine d'une maladie qui va le hanter toute sa vie. Les médecins lui annoncent qu'il ne pourra plus remarcher. Contre toute attente, il arrive néanmoins à se remettre sur pied après deux ans de souffrance et d'acharnement. Mais il doit renoncer au foot. Son amour de la mode, cultivé depuis l'enfance grâce à sa mère, lui suggère un nouvel objectif. Bosseur, studieux, il obtient un diplôme en marketing de luxe avec un passage par l'université de Cambridge, ce qui lui ouvre les portes des plus prestigieuses maisons parisiennes. Mais il découvre que tout ce qui brille n'est pas or... Lassé d'un monde qui bride son inventivité, qui ne peut pas imaginer « un Noir à la tête de l'Europe », il fait une rencontre qui changera sa vie : en 2012, il tombe sur un chapeau qui ne semble fait que pour lui. Une photo sur la toute jeune plate-forme Instagram le transforme alors en une icône de style. Ce boost de confiance le pousse à un nouveau coup de poker et, en 2016, il lance sa propre marque de mode et d'accessoires, Black Hats Paris.



J'avais toutes les excuses: Croire en soi pour déjouer les obstacles, Steves Hounkponou, Dunod, 17,90€.

Les revers ne manqueront pas. Mais « l'échec est une bonne école. Il faut en parler, partager ses erreurs pour éviter de les répéter », assume le Franco-Béninois. Lequel, à presque 37 ans, évolue sans cesse et a créé une académie pour aider ses clients à développer leur potentiel. Son accident a changé sa perception du monde. Il a compris très tôt que tout pouvait être chamboulé d'un moment à l'autre et qu'il fallait vivre pleinement dans l'instant pour ne pas avoir de remords. « Mon combat est d'inspirer et motiver les autres à suivre leurs passions. Le monde irait beaucoup mieux s'il y avait plus de gens passionnés par ce qu'ils font. » ■

DR



DR

Extraits

La force du mental

De mon Bénin natal, je rêve de Ligue des Champions et me passionne pour le PSG. Son attaquant vedette, George Weah, me fait vibrer. Le Libérien est devenu le premier africain à remporter le ballon d'or en 1995. Une fierté pour tout le continent. Sur les murs de ma chambre, que je partage avec ma sœur Éliette, des posters de Roger Milla, l'avant-centre du Cameroun qui ponctue chacun de ses buts d'une petite danse main sur le ventre avec le poteau du corner; de Rigobert Song, défenseur central talentueux et capitaine charismatique des Lions indomptables. Plus tard, c'est le Brésilien Ronaldo qui sera mon modèle. Il court très vite, est vif, réactif. J'ai moi aussi ces qualités-là sur le terrain, je m'identifie complètement à lui. Il porte le maillot numéro 9, mon rang de naissance dans la fratrie. Je veux y voir un signe. Il y aura aussi, plus tard, Samuel Eto'o.

Le week-end, nous allons souvent rendre visite à mes grands-parents paternels qui vivent à Bopa. C'est là qu'a grandi mon père, à deux heures de route au nord-ouest de Cotonou. Mais jamais sans mon ballon, que je dégonfle pour



En 2016, il lance sa propre marque, Black Hats Paris.

le faire rentrer discrètement dans mon sac. C'est un village très pauvre, il n'y a aucun ballon là-bas. Plus jeune, j'ai même voulu dormir avec mon ballon. Trop sale m'ont répondu mes parents. Alors, je le range soigneusement dans l'entrée, près des vélos et des motos que l'on rentre à l'intérieur de la maison par crainte des vols. C'est la première chose que je prends avec moi pour aller à l'école chaque matin. À Bopa, je suis le garçon de la ville qui arrive fièrement ballon sous le bras. Un quasi-demi-dieu aux yeux des autres enfants qui n'ont pas la chance d'en avoir un. Le terrain de foot me semble immense, beaucoup plus vaste que celui de la capitale. Je joue pendant des heures sur cette même terre rouge foulée par mes oncles il y a longtemps. Pas par mon père. Il n'a jamais vraiment aimé le football. Même s'il lui arrive parfois de regarder un match de la Coupe d'Afrique des Nations. Le village est jumelé avec une station balnéaire française, Balaruc-les-Bains, dans l'Hérault. C'est dans le cadre de ce jumelage qu'une délégation française débarque au Bénin. Très vite, je me fais repérer par un éducateur. Dans mon jeu d'amateur, se trouve déjà l'étincelle du passionné. Il m'observe attentivement, scrute ma technique, mon état d'esprit sur le terrain. Il me suit une première fois à Bopa et poursuit l'analyse de mon jeu à Cotonou, dans mon quartier de Yévêdo, à la fois lors des matchs amicaux entre voisins et lors du tournoi du dimanche.

Ce n'est qu'après avoir examiné mon jeu sous toutes les coutures en diverses occasions qu'il se décide finalement à aborder ma famille.

- Vous êtes les parents de Steves?
- Oui.
- Votre fils, il a un truc avec le ballon. Il faudrait qu'il aille dans un centre de formation en France.

Ce matin-là, je suis incapable d'avalier quoi que ce soit. Ça ne passe pas, je n'ai pas faim. Je me sens pourtant prêt mentalement. Comme au Bénin, je joue arrière latéral gauche. J'avais très vite compris que marquer des buts n'était pas mon point fort. Mon atout: la vitesse. Je cours très vite, une flèche. Je suis un bon passeur, j'ai le sens du jeu et du collectif. Je sais comment passer la balle, à qui, à quel moment. Je me sens dans mon élément en défense, comme mon modèle, Rigobert Song. Je suis sélectionné après le premier match. Je respire. Le scénario se répète une deuxième fois, une troisième. Je commence à gagner en assurance. J'ai bon espoir pour la suite de la journée. Le quatrième match débute. Pendant quarante minutes, je donne tout. Je cours, déborde, accélère,

ANAELBOULAY

dribble, fais une passe décisive. Je déploie tous mes talents avec la certitude d'un nouveau succès à venir. Je me sens ragaillard. Loin de moi l'incertitude qui me coupait l'appétit le matin même, je joue en pleine confiance, gonflé d'orgueil et convaincu que la chance a choisi de frapper à ma porte en cette belle journée de printemps. Jusqu'à ce tackle, violent, qui m'arrive sur la gauche. Je sens cette puissance fondre sur moi, cette carrure qui me domine, m'engloutit. Le joueur adverse me semble immense, une masse tout en muscles taillée davantage pour le rugby que pour le football. Le choc me fait l'effet d'une bombe, je sens mon squelette qui vacille, comme si mes os se fissuraient de l'intérieur avant d'exploser en mille poussières dans une douleur insoutenable. Je m'effondre, disparaissant sous ce corps lourd qui m'écrase de tout son poids. C'est le trou noir. J'ignore combien de temps je suis resté là, mis sous presse du corps d'un autre. D'un bond, mon adversaire est déjà debout, me tend la main pour m'aider à me relever à mon tour et vite reprendre le cours du match après une petite tape sur l'épaule en guise d'excuses. Je ne réagis pas, absent. Pendant un bref instant, je ne sens plus rien, ne vois plus rien. Mon corps est là, étendu sur la pelouse si verte qu'on la croirait artificielle. Inerte. La lumière revient peu à peu, je les vois tous devant moi, comme une apparition. Tous ces gens qui se ruent vers moi. J'essaie de me lever, je n'y parviens pas. J'ai l'impression d'être enterré vivant, les yeux grands ouverts sur ce paradis de ciel bleu de mai. Je ne comprends pas ce qui se passe. Mon corps ne m'appartient plus, étranger aux consignes que mon cerveau lui envoie inexorablement. Des mains me soulèvent et me sortent du terrain sur une civière.

- J'aimerais bien apprendre à conduire.
- Tu veux que je t'apprenne?

C'est ainsi que j'ai pris mes premières leçons de conduite, à presque seize ans, sur le parking de la clinique du Moulin de Viry. J'ai besoin de prendre les commandes, d'être autonome. Je vais bientôt quitter l'établissement, j'ai peur d'avoir moins de liberté à la maison. J'ai pris goût à mes allées et venues dans la clinique ces derniers mois, fier de me tenir droit, debout sur mes deux pieds. J'ai besoin de me sentir vivant. La veille de mon départ, Corinne commande des pizzas pour tous les patients et le personnel de la clinique. Les catholiques appellent cela une action de grâce. C'est sa façon à elle de remercier Dieu de m'avoir remis sur pied, littéralement. Il y a du Champagne et du Champomy

ANAELBOULAY



La série de tee-shirts *noir(e)* est à ce jour son best-seller.

pour tout le monde, l'ambiance est festive. Je suis heureux de partager cette soirée avec tous ces gens devenus malgré eux ma famille d'accueil pendant presque deux ans. Georges, lui, a déjà quitté les lieux. Il s'est réconcilié avec sa fille et vit à présent chez elle. C'est un tournant. Demain je retrouve une vie normale quand tous ces gens restent encore coincés ici. Je me sens chanceux et reconnaissant. Le lendemain, je prends mes affaires et entame ma tournée d'adieu.

- Tu es une belle personne. Tu vas nous manquer tu sais. Tu étais le rayon de soleil de la salle de kiné. On a été très heureux de t'avoir parmi nous.

Les mots d'Ahmed, l'un des kinés, me bouleversent. C'est la première fois que quelqu'un qui n'est pas de ma famille s'adresse à moi d'une manière aussi émouvante, sincère. Marie-Charlotte pleure dans mes bras, moi dans les siens. Je n'arrive qu'à prononcer un seul mot en boucle: merci. Deux syllabes chargées de tant d'efforts endurés, de souffrances, de lutte pour me réapproprier mon corps. Sans elle, je n'y serai jamais arrivé. Me séparer de Mélissa est un déchirement. Nous pleurons longuement dans les bras l'un de l'autre, conscients que cet au revoir s'apparente

Extraits

à un adieu. Elle est heureuse pour moi, me souhaite le meilleur. Dans ses yeux baignés de larmes transparait la mélancolie de celle qui se sait condamnée à pousser les deux roues de son fauteuil à jamais. Corinne est venue me chercher avec un de ses amis. Il dépose mon sac dans le coffre de la voiture, je monte à l'arrière. Je suis content de partir, c'est une nouvelle aventure qui commence pour moi. Mais la peur me vrille l'estomac. Je redoute la vie de tous les jours, ma future routine, le retour à la scolarité. L'entrée au lycée, dans un nouveau pays, dans une banlieue, moi qui viens d'un milieu confortable au Bénin. Comment s'adapter à cette nouvelle vie? Comment subir potentiellement de nouvelles moqueries, moi qui boite toujours légèrement, comme je les ai toujours subies? Évidemment, je ne dis rien. C'est comme ça chez nous. Tu es un homme, tu assumes, tu gardes tout pour toi. J'ai peur mais je sais aussi de quoi je suis capable. Après deux années de combat pour être debout, je ne suis plus le même. Un enfant est entré dans cette clinique sur un brancard. Un adolescent en ressort debout, confiant en son avenir. La vie, je vais la dévorer. Je vais tellement bien la réussir que le jour où je partirai, je n'aurai aucun regret.

« Surtout pas un noir à la tête de l'Europe »

Je les pousse sans relâche à aller plus loin, à mieux se connaître, à révéler leur talent caché. Chaque matin, je les briefe à la manière d'un coach sportif pour leur donner l'élan nécessaire à leur journée. Pousser les individus à évoluer m'anime. J'essaye d'être le plus pédagogique possible, par exemple, en matérialisant les chiffres.

– Voici le programme du jour. On doit réaliser mille euros de ventes d'ici ce soir. Clara, mille euros, qu'est-ce que ça représente?

– Trois sacs à main cabas et un portefeuille à deux volets. Les réponses doivent fuser du tac au tac. Je réitère mon speech à onze heures et quinze heures pour faire le point et remotiver les troupes.

– Allez, le prochain qui me vend un sac à deux cent cinquante euros, non seulement il remplit l'objectif, mais peut prendre le reste de sa journée. C'est parti!

À la longue, cela devient presque un jeu mais très sérieux, et surtout, ça marche. J'ai réussi à tisser un lien avec mon équipe en misant sur le donnant-donnant. Je m'adapte

sans hésitation à leurs requêtes, mais en échange j'exige un investissement total. Je leur propose un planning adapté à leur mode de fonctionnement. S'il y a un lève-tard, je lui fais commencer sa journée à midi. Un lève-tôt? Il ouvre la boutique avec moi. Je suis souple là-dessus parce que leur bien-être au travail est aussi dans mon intérêt. Des salariés qui se sentent bien, écoutés, reconnus sont des salariés efficaces qui se consacrent avec dévouement à leur tâche et sur lesquels je peux compter en cas de besoin. Je fais le maximum pour que mon équipe soit dans de bonnes dispositions. L'affluence frémit peu à peu. Le Louvre organise de nombreuses expositions pour attirer la clientèle du musée dans ses murs. En parallèle, je mets en place des partenariats avec les palaces du quartier pour nous faire connaître. Passé les premiers mois de mise en place de la nouvelle stratégie, les ventes commencent enfin à décoller à la fin du trimestre. Non seulement les indices de vente passent dans le vert mais ils augmentent de manière exponentielle semaine après semaine, mois après mois. Meilleur panier moyen, meilleur taux de vente, client mystère satisfait à 100%: nos indicateurs atteignent des sommets inédits. Ce sont les meilleurs indicateurs commerciaux de tous les points de vente européens de Coach. Le vice-président Europe envoie les directeurs de boutique de tous les pays en formation chez nous, apprendre nos méthodes de marketing, de management. Mon école de marketing interne est baptisée la Louvre Académie et devient une référence pour la marque américaine.

Construire une communauté

J'ai beaucoup souffert du racisme, toujours sans me plaindre. Mais on ne s'y habitue jamais. On fait avec. Alors que je m'interroge sur le type de messages que je veux diffuser à travers mes vêtements, apparaît comme une évidence ma volonté de dénoncer les clichés racistes trop présents dans la société au quotidien. Ces petites phrases trop entendues qui reviennent régulièrement comme un mauvais refrain. *Noir, Blanc, Enfant d'immigré, Asian but not Chinese, Arabe et sympa*. Je voulais aussi que ces messages, au-delà d'incarner une réponse au racisme ambiant, constituent une forme d'affirmation de soi. Le mot *noir(e)* écrit en lettres blanches sur un tee-shirt noir s'est imposé comme une évidence. Certes, c'est un appel à assumer sa couleur de peau,

voire à la revendiquer, mais ce mot porte en lui une multitude d'interprétations. Noir, la couleur la plus portée au monde. Noir, le summum de l'élégance selon Yves Saint-Laurent, premier couturier à faire défiler une femme noire dans la France des années soixante. J'ai moi-même été éberlué par le succès de ce modèle, régulièrement en rupture de stock. La série de tee-shirts *noir(e)* est à ce jour mon best-seller. J'ai choisi un message simple, ce qui surprend. La simplicité est souvent le meilleur des guides.

Mes collections naissent toujours d'un besoin, de quelque chose que je recherche et que je ne trouve pas sur le marché. Par exemple, je prépare en ce moment une veste noire en coton avec le mot *noir* écrit au niveau de la nuque. Ou encore une robe crayon en denim noir. Toute la collection sera monochrome. Je ferai dans le coloré pour la suivante. C'est un travail complexe la création d'une nouvelle collection, et qui prend du temps. Un exercice très délicat qui n'est d'ailleurs pas celui que je préfère. Je réfléchis énormément, je suis sous pression, angoissé à la fois par l'envie de plaire et la peur de me louper. Le prototypage coûte entre dix mille et vingt mille euros, donc mieux vaut être sûr de son coup. La première étape, c'est le coup de crayon de la styliste, qui donne vie à mon inspiration. Une fois que le modèle me convient, elle prépare le plan de collection. Il faut ensuite sourcer les matières, élaborer les gabarits en atelier pour créer les prototypes et finaliser flocage ou broderie. Des étapes que l'on répète autant que nécessaire pour aboutir au modèle parfait et ce, pour les sept à onze pièces qui constitueront la collection. Il faut être patient dans la mode pour voir son idée éclore.

Résilience

Couturier, c'était surtout le métier qu'on faisait par défaut au Bénin, quand on n'avait pas eu la chance d'aller à l'école, de faire des études supérieures. Hors de question pour mon père que j'exerce un métier manuel. Qui plus est, un métier de femme dans son esprit. Aujourd'hui il ne réagirait pas du tout de la même manière, on évolue avec le temps, avec son époque. Mon père n'était pas très présent à la maison, il travaillait souvent tard, enchaînait journées de travail et meetings politiques. Le peu de temps qu'il nous consacrait devait être efficace, centré sur son objectif éducatif. Il devait marquer en nous son empreinte de patriarche.

– Il faut bien travailler à l'école pour être cadre, me répète-t-il sans cesse.

Lorsqu'il me demande d'arrêter de coudre, je ne bronche pas, je sais d'ores et déjà que ce n'est pas négociable. On ne remet pas en cause l'autorité paternelle. Jamais. Je couds encore en cachette pendant de longs mois puis finis par arrêter pour me plier à ses ordres. C'est après cet épisode que je me découvre une nouvelle passion plus en adéquation avec les exigences de mon père, le football.

Mon amour refoulé de la couture sommeille pendant sept ans, jusqu'à mon hospitalisation à Viry-Châtillon, après l'accident. Ma mère m'apporte des magazines pour me distraire un peu, me perdre dans la lecture pour oublier que mes jambes ne me mènent plus nulle part.

L'un d'eux parle de haute couture. Je lis avec enthousiasme ce portrait d'Yves Saint-Laurent, découvrant son histoire, son parcours, ses inspirations.

Je suis envoûté par ses créations, ses couleurs, la vie qui se dégage de ses modèles. C'est tout un monde qui s'ouvre soudainement devant moi, un univers auquel je n'avais jamais eu accès auparavant. Je suis fasciné par son audace, sa passion pour l'art qu'il exprime dans ses collections, son sens de l'esthétisme. En observant ses croquis de mode reproduits dans le magazine, je me remémore mes cours de dessin au Bénin. Quand mes camarades de classe dessinaient des voitures de course ou des motos, j'esquissais des poupées vêtues de robes élégantes et colorées. J'en reproduisais même plusieurs côte à côte, comme pour raconter une histoire en images. J'avais oublié ces dessins. Complètement subjugué, je demande à ma mère de m'apporter d'autres magazines qui parlent de ce grand couturier, aucun autre, juste celui-là. Ma sœur Corinne se charge quant à elle des DVD que je regarde en boucle des heures durant. Je revois encore le déhanché de Naomi Campbell lovée dans sa fourrure de renard vert bouteille. Le contraste entre sa peau foncée et le coloris vif du manteau. Sa silhouette sensuelle. Je n'ai jamais vu ça. Au Bénin, les femmes ont davantage de formes, elles ne portent que des tissus à motif. Découvrir l'allure de cette femme, sa façon de se mouvoir, le jeu des couleurs et des contrastes, tout cela me bouleverse. Dès ce moment, mon ancienne passion enfouie pour la mode renaît. Je découpe les looks que j'aime dans les magazines pour les coller dans un grand cahier, uniquement des tenues signées Yves Saint-Laurent, devenu ma nouvelle obsession. J'essaie de me projeter dans ma vie d'après, ma vie sans fauteuil roulant, je m'imagine travaillant dans la mode.

– Je serai le Saint-Laurent noir, dis-je en boucle au personnel médical.

– Oui oui, c'est ça... Tu as bien le droit de rêver. ■